

de se souvenir de tout le cours d'une existence dans un espace restreint de temps, est particulière aux âmes frappées de grands chagrins ou de grands bonheurs, comme aussi au moment de la mort. Les heures solennelles centuplent les agissements de notre vie intérieure; des mois et des années de notre existence sont absorbés en quelques minutes par l'activité prodigieuse de la pensée qui semble tout-à-coup se tendre hors des proportions humaines. Louise vivait derechef, cet après-midi là, toute sa vie d'enfance et de jeune fille, et, chose étonnante pour quelques unes de mes lectrices, aucun point noir ne venait assombrir le ciel si pur de ses premières années, lorsque sa pensée faisait un brusque retour vers le temps présent, ou vers les jours à venir. Elle aimait tant Ernest! ou, pour mieux m'exprimer, elle le connaissait si bien que l'ombre la plus légère, n'avait pu se mêler à ses réflexions.

Ernest éprouvait de son côté des sentiments analogues. Autant notre admiration se porte vers la noble et digne enfant qui demain sera son épouse, autant il est juste de le respecter et de l'admirer lui-même. A l'approche de ce grand jour, il pouvait dire hautement: mon bonheur n'a point de revers, point de tache, et le travail de toute ma jeunesse va recevoir sa récompense de la main de celle que j'aime plus que moi-même.

Une visite dans la soirée fut la dernière entrevue des deux jeunes gens. Le cœur plus gonflé que je ne saurais dire, ils se trouvèrent un instant seuls à l'heure de se séparer. Ernest, qui avait été d'une gaieté folle toute la veillée, saisit les deux mains de Louise qu'il embrassa une douzaine de fois tandis que sa fiancée lui disait moitié riante, moitié sérieuse; "Je vous invite à déjeuner, demain matin!"

* * *

Onze heures sonnaient, lorsque Louise et sa cousine Mathilde se retirèrent dans leur chambre. Il avait été convenu qu'elles profiteraient de ce moment pour donner un dernier coup d'œil à la toilette de la mariée. Tout devait être examiné, passé en revue et mis sous la main pour être prêt au saut du lit. Voilà donc Louise qui fait descendre sur ces épaules et sur sa taille la belle robe étalée un instant auparavant sur le pied du lit. Ensuite les bijoux, après cela viennent le voile, la couronne de fleurs d'oranger, —et puis les poses que l'on essaie en badinant, quoiqu'au fond l'on caresse l'espoir de saisir au passage le secret d'une attitude savante, ou le dernier mot d'un geste artistique.

Il y avait de la belle et franche gaieté, ce soir-là, dans la chambre de Mademoiselle Dauzier. Par les fenêtres ouvertes qui donnaient sur la campagne, il sortait nombre de bons mots et d'éclats de rire. Si bien que minute sonna lentement ses douze coups en plein milieu d'une phrase commencée par Mathilde.

—Minute! s'écria Louise, voyons, cessons nos badinages, il faut être debout à cinq heures, ne nous attardons pas.

—Comme tu voudras, reprit sa cousine, déshabille-toi, ma princesse, tu ne t'en porteras que mieux car la chaleur est atroce. A-t-on l'idée d'une pareille bêtise! Choisir le mois de juillet pour se marier! C'est à faire suer un poisson.

—Bah! nous aurons de l'orage avant le matin, vois comme la nuit est noire et tiède, l'atmosphère est chargée. Avant l'heure du mariage, je te parie deux épingles que nous aurons regagné un temps frais délicieux.

—Je le souhaite, et en attendant je te demande où je dois placer ta robe, ta couronne, ton voile, tes mille choses qui m'embarrassent et que je ne saurais remettre sur le lit, puisque nous allons nous coucher dedans.

—Voilà qui est assez contrariant, je l'avoue. Demain au matin, il me faudra chaque objet sous la main. Ce sera impossible si je couche dans cette chambre; mettons plutôt ces choses sur ce lit. Je te propose de chercher comme moi un gîte ailleurs. Prends par exemple, le petit appartement ci-contre qui donne sur le jardin; moi je m'arrangerai sans misère du lit de camp de la bibliothèque.....

—Non pas! c'est moi qui le prendrai. Tu seras mieux dans cette chambre qui s'ouvre sur la tienne. Changeons, si tu veux.

—Changeons, ça me va. Tiens, un dernier baiser, et au revoir.

—Merci, ma bonne Mathilde. Je serai sur pied au point du jour, à moins que je ne dorme trop profondément, en ce cas venez m'éveiller...

—Oui! attendons-nous à cela, reprit Mathilde en rien bien fort. Est-ce qu'on dort le matin de ses noces, allons donc!

Et la rieuse enfant disparut sans écouter la réponse.

* * *

Restée seule, Louise poussa la porte du petit appartement, compléta en un tour de main sa toilette de nuit et se coucha.

A cause de la chaleur qui était intense, elle n'avait pas songé à fermer la fenêtre, bientôt un courant d'air lui rappela le danger de la situation. Quoique son lit ne fut pas placé entre les deux ouvertures de la porte et de la fenêtre, elle crut avec raison qu'il était prudent de fermer l'une ou l'autre. En conséquence, elle se leva, poussa la porte, puis revint au lit. Au moment de s'y replacer, elle s'aperçut tout à coup qu'elle n'avait point fait sa prière.

"Mon Dieu, dit-elle en tombant à genoux, pardonnez-moi la distraction que je viens de commettre. Ma tête et mon cœur sont tellement pleins des choses qui se passent que le cours habituel de mon existence s'en trouve comme interrompu. Je vous conjure en ce moment solennel pour moi, de ne point m'abandonner, de me conserver dans votre amour et de me faire la grâce de continuer à compter sur vos consolations dans la vie inconnue qui va commencer pour moi. Faites que je sois pour mon époux, pour ma mère et mon père, pour mes parents, un sujet de contentement et de bonheur. Donnez-moi les forces nécessaires, pour traverser les épreuves qui pourraient se présenter, et conservez-moi jusqu'à la mort l'amour et le respect de celui que vous m'avez donné pour compagnon en ce monde, en attendant la vie de l'éternité bienheureuse."

Louise avait des larmes dans les yeux, tant elle priait avec ferveur. Cependant, le calme ne tarda point à s'établir dans ses pensées, et vingt minutes après, elle dormait. Il était minuit et demi.

CHS. AMEAU.

A Continuer.